



SANS PEAU

DE PIERRE LEPORI PAR LA CIE TT3



SANS PEAU

Carlo est nu. Son immeuble a brûlé, et, avec lui, ses affaires. Il ne conserve de son ancienne vie que quelques babioles roussies, et le lien, tout neuf, qui l'attache à l'incendiaire, Samuel, un jeune récidiviste désormais emprisonné, auquel il écrit par dépit, par colère. Pour comprendre. Mais Samuel ne répond pas aux lettres de sa victime qui ne désarme pas, qui insiste :

Samuel, c'est toujours moi, Carlo, celui dont tu as brûlé la maison. J'ai d'autres choses à te raconter. Je n'en ai pas fini avec toi. [...] Le débris le plus volumineux était le hublot de la machine à laver, la vitre était intacte, même pas noircie ni trop sale. Brutalement, cela m'a rappelé ma femme : après sa mort, j'ai dû apprendre à laver mon linge et je me suis trouvé comme un idiot à lire les instructions sur le paquet de lessive. Après Donatella, seul, il m'a fallu réorganiser le monde.

Carlo écrit. Il parle à cet inconnu qui a saccagé son monde, comme regardant à travers la vitre de cette machine à laver rescapée des flammes, comme regardant à travers une loupe grossissante braquée sur le mystère des disparitions, comme s'adressant au principe de la destruction. À l'époque, à la mort de sa femme, il n'avait pas trouvé les mots. Mais aujourd'hui que la destruction entre à nouveau dans sa vie, Carlo se libère. Les phrases finissent par arriver. Quelqu'un se trouve en face de lui. Un responsable. Un interlocuteur.

Le rapport de force, l'échange de douleurs entre le bourreau et la victime s'en trouvent bouleversés. Quelqu'un allume un incendie, quelque chose brûle, ce quelque chose définit le statu quo sclérosé de l'habitude. Les êtres en proie avec cette chose, avec cette puissance, sont transportés d'un fait divers sordide dans une autre

réalité qui est celle de l'écriture. Une violence effective se prolonge dans le récit de ses conséquences, lui-même retourné, déplié, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste que du langage, jusqu'à ce que le langage soit la nouvelle forme de la réalité entre les êtres.

Métamorphose par calcination. *Sans peau* est l'histoire d'une mort effective (un enfant meurt dans l'incendie) et symbolique (l'ancienne vie est perdue à jamais après la disparition des choses qui en faisaient le cadre), donnée comme métaphore d'un amour possible, ou de tous les amours possibles, une fois brisé le cadre de la réalité. Le feu libère l'écriture. Le feu est donné comme l'élément naturel du langage distribuant deux instances de parole de part et d'autre d'une cloison, d'un mur de prison et d'une incompréhension mutuelle. Le feu initie deux métamorphoses parallèles : qu'il s'agisse de disparaître, de partir en fumée à force d'immobilité (Samuel), ou de renaître, nu comme un ver, parmi les êtres qui vous aiment (Carlo), c'est, au bout du compte, pour le lecteur comme pour l'écrivain, incarnant à leur manière les rôles distribués par le roman, la possibilité de relancer les dés, de contredire la mort, d'illimiter la vie :

Ce n'est pas difficile, ne te fais pas de souci pour moi. Tu as raison, les blessures cicatrisent tôt ou tard. [...] La neige a recommencé. Elle n'arrêtera jamais. Jamais.

Philippe Rahmy

Texte intégral sur www.remue.net

OIGNON

L'oignon c'est pas pareil.
Il n'a pas d'intestins.
L'oignon n'est que lui-même
foncièrement oignonien.
Oignonesque dehors,
oignoniste jusqu'au cœur
il peut se regarder,
notre oignon, sans frayeur.
Nous : étranges et sauvages
à peine de peau couverts,
enfer tout enfermé,
anatomie ardente,
et l'oignon n'est qu'oignon,
sans serpentins viscères.
Nudité multitude,
toute en et caetera.
Entité souveraine
et chef-d'œuvre fini.
L'un mène toujours à l'autre
le grand au plus petit,
celui-ci au prochain,
et puis à l'ultérieur.
C'est une fugue concentrique
l'écho plié en chœur.
L'oignon, ça s'applaudit :
le plus beau ventre sur terre
s'enveloppant lui-même
d'auréoles altières.

En nous : nerfs, graisses et veines
mucus et sécrétions.
On nous a refusé
l'abrutie perfection.

Wisława Szymborska

De la mort sans exagérer,
Paris, Fayard, 1996,
traduit du polonais
par Piotr Kaminski



JUDITH SCOTT

MOI-PEAU

Par Moi-peau nous désignons une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi à partir de son expérience de la surface du corps. Cela correspond au moment où le Moi psychique se différencie du Moi corporel sur le plan opératif et reste confondu avec lui sur le plan figuratif. (...) Toute activité psychique s'étaye sur une fonction biologique. Le Moi-peau trouve son étayage sur trois fonctions de la peau. La peau, première fonction, c'est le sac qui retient à l'intérieur le bon et le plein que l'allaitement, les soins, le bain de paroles y ont accumulé. La peau, seconde fonction, c'est la surface qui marque la limite avec le dehors et contient celui-ci à l'extérieur, c'est la barrière qui protège des avidités et des agressions en provenance des autres, êtres ou objets. La peau enfin, troisième fonction, en même temps que la bouche et au moins autant qu'elle, est un lieu et un moyen primaire d'échange avec autrui. De cette origine épidermique et proprioceptive, le Moi hérite la double possibilité d'établir des barrières (qui deviennent des mécanismes de défense psychique) et de filtrer les échanges (...). Il reste à étudier les conséquences de tout cela sur le plan de la pensée (élaboration d'un espace mental, statut des objets extérieurs, constitution des invariants, articulation des représentations de mots avec la représentation de choses) comme nous les avons esquissées sur le plan du plaisir (plaisir auto-érotique, plaisirs génitaux, plaisir de la pensée). Car, pour nulle autre réalité psychique que le Moi-peau, le plaisir ne fonde aussi manifestement la possibilité de la pensée.

Didier Anzieu

Le Moi-peau, « Nouvelle Revue de psychanalyse », 9, 1974



MATTHIEU GAFSOU

FEU

Mais voici les changements substantiels : ce que lèche le feu a un autre goût dans la bouche des hommes. Ce que le feu a illuminé en garde une couleur ineffaçable. Ce que le feu a caressé, aimé, adoré, a gagné des souvenirs et perdu l'innocence. En argot, flambé est synonyme de perdu, soit dit pour ne pas employer un mot grossier chargé de sexualité. Par le feu tout change. Quand on veut que tout change, on appelle le feu. Le premier phénomène, c'est non seulement le phénomène du feu contemplé, en une heure oisive, dans sa vie et dans son éclat, c'est le phénomène *par* le feu. Le phénomène par le feu est le plus sensible de tous ; c'est celui qu'il faut le mieux surveiller ; il faut l'activer ou le ralentir ; il faut saisir le *point* de feu qui marque une substance comme *l'instant* d'amour qui marque une existence. Comme le dit Paul Valéry, dans les arts du feu « nul abandon, point de répit ; point de fluctuations de pensée, de courage ou d'humeur. Ils imposent, sous l'aspect le plus dramatique, le combat resserré de l'homme et de la forme. Leur agent essentiel, le *feu*, est aussi le plus grand ennemi. Il est un agent de précision redoutable dont l'opération merveilleuse sur la matière qu'on propose à son ardeur est rigoureusement bornée, menacée, définie par quelques *constantes* physiques ou chimiques difficiles à observer. Tout écart est fatal ; la pièce est ruinée. Si le feu s'assoupit ou que le feu s'emporte, son caprice est désastre » ...

Gaston Bachelard

La Psychanalyse du feu, Paris, Gallimard, 1949



ÉDOUARD LEVÉ

GRISÙ

La finestra ha otto quadri rettangolari, molto piccoli: con le sbarre, ma assomigliano a una vecchia inferriata, probabilmente anche il telaio è rinforzato. Devo salire su una sedia, però, per guardar fuori. La finestra è alta, domina la stanzetta; fuori un lungo cortile, inquadrato da ogni lato dalle luci di altre finestre, che ora si stanno illuminando pigramente, ad una ad una. Neve tutta la notte, tantissima neve, come non se ne vedeva da anni. Alle cinque sentivo il bus arenarsi e sbuffare, per affrontare la salita. Probabilmente non ci è mai riuscito, ma di qui non lo posso vedere. Probabilmente ha dimenticato le catene, questa mattina, uscendo dal deposito.

Neve come da bambini, quando sentendo lo strano silenzio della luce bluastrea, pensavamo di essere bloccati in casa, nell'umidiccio delle tazze di tè, il bus della scuola non funziona. Ma non è più l'infanzia, sarebbe bello ma non è più così. Mi hanno detto, sei adulto, sei responsabile. Puoi spiegarti, ma devi pagare. E sono qui, sono gentili, non sembra nemmeno una prigionia. Un blocco grigio a ferro di cavallo, leggermente affossato in una valletta: con la neve sembra di essere lontanissimi. Ma le prime case della città sono appena oltre il viadotto. Sentire il bus che sfiata, e le macchine che tentano comunque la salita, nonostante la neve, mi rassicura. Faccio ancora parte di questo mondo.

Grisù (Sans peau), © Bellinzona, Casagrande, 2007

UNE SAISON MARQUÉE PAR LE FEU

Cette année, j'allumerai sept incendies et brûlerai une forêt entière. Pyromane en puissance, entre *Sans Peau* et *Tristesse animal noir* (d'Anja Hilling), ma saison de théâtre sera marquée par le feu. Est-ce parce que mon signe du zodiaque est un signe de feu ? Ou peut-être parce que j'ai peur des grandes étendues d'eau ? Je ne sais pas. Je ne suis pas du genre à décoder les symboles cachés dans la fumée, je suis bien trop cartésien pour cela. Mais cela ne doit pas être une coïncidence. J'imagine. Je me retrouve, comme les deux personnages de *Sans Peau*, à chercher des réponses, à comprendre pourquoi.

Il y a un mystère dans le feu. Comme dans l'écriture. Il y a un mystère. Il n'y a pas de certitude, on ne sait pas pourquoi, alors aucun jugement – et tant mieux. Il n'y a que ces deux solitudes. Le feu met en crise, bouleverse l'état d'équilibre. Le feu a détruit leur passé, leur avant. L'un a perdu sa maison, ses souvenirs, l'autre n'a plus que ses barreaux de prison et cette neige qui tombe au-dehors. Mais le feu libère, délie. Il libère la parole, l'écriture devient un exutoire – dernier vestige, dernière arme peut-être qu'il reste à Samuel. Comment parler ? Je vois ce récit comme une épreuve, une révélation de ce qui couve au-dedans, du feu intérieur qui les habite, l'incendie les détruit et les reconstruit.

Il y a cet enfermement. On parle pour trouver une issue. Les mots naissent sur les ruines laissées par le feu. Alors, comment les personnages sortiront-ils de cette épreuve du feu ? Qui est la victime en fin de compte ? L'espace intérieur se renverse et crée une ambiguïté qui tente de parler de la culpabilité et de la

responsabilité de chacun. Car, c'est bien une tentative de chacun à faire acte, de prendre position, une réflexion sur la responsabilité de chacun sur sa vie. Une amie me disait, il y a quelques jours que le terme de «responsabilité» est composé de «respons-» et «-abilité» et signifie donc «habilité à répondre». Comment est-il possible de répondre de ce qui s'est passé?

J'ajouterai aussi ceci, cette phrase d'Anja Hilling : *« Il faut une déflagration en soi pour que les choses se produisent, je ne crois pas que les petites choses puissent aider à changer. Après le malheur, une vie recommence avec un plus grand entendement. »*

Pierre-Antoine Dubey

18 novembre 2014 08:47



SIMON & GARFUNKEL, CENTRAL PARK, 19/9/1981

COUCHE APRÈS COUCHE

J'ai rarement suivi une descente aux enfers aussi détaillée que celle que vit Carlo qui a tout perdu dans un incendie criminel ; je n'avais que trop peu conscience de ce que la victime d'un acte violent, dans toute la brutalité de son immédiateté, pouvait ressentir suite à une agression subie, quelle qu'elle soit : incendiaire, terrorisme, viol, accident de la route... tsunami; descente aux enfers, mais renaissance aussi... Carlo aurait-il retrouvé Piero sans passer par le dépouillement matériel et émotionnel que lui inflige Samuel ? Ce qui m'a surtout touché c'est l'atomisation sociale qui disperse Carlo et Samuel en autant de cellules de solitude qui, observées au microscope, se tourneraient autour, se frôleraient, se repousseraient et qu'un biologiste répondant au nom de Destin tenterait vainement de fusionner à l'aide d'une correspondance à sens unique, utopique, mais tellement nécessaire car thérapeutique. Tout au long de la lecture, je me disais : « pourvu qu'ils ne se rencontrent jamais... ».

Je regrette presque un peu l'unique lettre de Samuel. J'aurais conservé les abysses les séparant, reliés une seule fois dans leur vie par la passerelle de la violence aveugle que notre pragmatisme, notre éternelle recherche cartésienne cherche à comprendre en autant de pourquoi et de comment dans lesquels on se noie. D'autant plus pour Samuel, dont les rêves traumatisants ne parviennent même pas à déplacer d'un millimètre la masse de cette neige d'avalanche qui l'ensevelit depuis son enfance couche après couche, nourrie qu'elle est du silence du retour du père d'une intervention, de non-dits ; d'une inertie qui aura raison de ce fils cloué sur son lit, dans sa cellule, avec un sac de plastique sur la tête.

Jean-Luc Borgeat

26 septembre 2014 12:25

SANS PEAU

Théâtre 2.21 – Lausanne

du 29 mars au 3 avril 2016

Texte et mise en scène: **Pierre Lepori**

Direction d'acteurs et assistantat: **Emilie Blaser**

Jeu: **Pierre-Antoine Dubey, Jean-Luc Borgeat**

Décors: **Adrien Moretti**

Costumes: **Anna van Brée**

Création vidéo: **Matthieu Gafsou, David Guyot**

Création et régie lumière: **Danielle Milovic**

Assistant vidéo: **Etienne Malapert**

Régie vidéo: **David Guyot**

Chant: **Isabelle Watson**

Photographies : **Matthieu Gafsou**

Production: **TT3, Théâtre 2.21**

Soutiens: Ville de Lausanne, Pour-cent culturel Migros, Fondation Engelberts, Loterie Romande, Fondation Nestlé pour l'Art, Fondation Ernst Göhner, Fondation Jan Michalski.

Remerciements : Nicolas Berseth et Ian Lecoultre (La Manufacture), Daniel Demont et Sandrine Kuster (Arsenic-Lausanne), Théâtre AmStramGram (Genève), Théâtre Les Halles (Sierre), Jean Richard (Édition d'en bas), Fabio Casagrande (Edizioni Casagrande), Isabelle Guillaume (logo TT3), Élisabeth Vust (correction), Corinne Müller (administration), Pascal Cottin (Facebook).

Le roman : *Sans peau* est publié aux Éditions d'en bas (Lausanne, 2013), traduit de l'italien par l'auteur (édition originale : *Grisù*, © Edizioni Casagrande, Bellinzona, 2007).

www.tt3.ch

www.pierrelepori.com

www.theatre221.ch